

1

*Yao Popo
ou la Dame aux remèdes de Xingyi*

Yao Popo, la Dame aux remèdes, soixante-dix-neuf ans, interviewée à Xingyi, province de Guizhou, dans le sud-ouest de la Chine. Sa mère étant morte alors qu'elle avait quatre ans, elle fut placée chez un vendeur d'herbes médicinales. On la maria à un musicien, fils adoptif de ce vendeur, et tous trois parcoururent la Chine, du Yangzi à la Rivière des Perles entre 1930 et 1960. Elle raconte que la Révolution culturelle l'a aidée à construire sa maison, sa vie, car durant cette période les hôpitaux et les écoles de médecine étant fermées, les gens s'en remettaient à elle.

A deux heures vingt du matin le 27 juillet 2006, après vingt-huit heures de vol de Londres à Guilin, via Munich, Pékin et Xi'an, j'étais trop épuisée pour dormir. Les deux somnifères puissants que j'avais pris plus tôt ne m'avaient accordé que trois heures d'un sommeil agité, rempli de rêves où je passais d'un avion à l'autre, j'enregistrais, je récupérais mes bagages et je courais, courais autour d'un immense cercle dont je cherchais le centre : les témoins que je voulais interviewer.

La dernière partie de mon rêve était reliée à ce dont j'avais discuté avec mon mari, Toby, durant le vol : la quête séculaire en Chine d'une nouvelle idéologie politique et morale depuis la Révolution de 1911. A chacun de mes retours en Chine, j'essaie de retrouver les endroits qui ont jalonné mon passé, mais la plupart ont disparu, tout a changé. Je peine parfois à différencier mes rêves de mes souvenirs. Mais si à cinquante ans le passé m'apparaît déjà aussi flou, qu'en est-il des personnes âgées? Leurs souvenirs perdent-ils de leur réalité? Et dans ce cas, est-ce que cela les touche? Les

histoires que leur racontent leurs contemporains commencent-elles aussi à se brouiller? Comment peut-on s'y prendre pour convaincre ses enfants et petits-enfants dubitatifs, voire carrément incroyables, que les histoires et les événements qui n'ont par ailleurs laissé aucune trace historique ont réellement eu lieu?

De retour dans le Sud, à Guilin – ville célèbre pour sa luxuriante verdure et la beauté de ses étranges formations calcaires –, pour la première fois depuis dix ans, j'eus le cœur lourd. Alors que mon voyage se poursuivait et que l'heure de mes interviews approchait, je me sentais mal préparée, hésitante, submergée par la rapidité des changements en Chine. Tous les endroits où j'étais passée dix ans plus tôt étaient méconnaissables. Rien, rien qui puisse raviver mes souvenirs.

Lorsque j'ai émigré en Grande-Bretagne en 1997, j'étais extrêmement fière de la célérité des mutations qui s'opéraient en Chine, particulièrement dans les villes. Mais à voir l'Europe prendre autant de soin pour la préservation de son patrimoine culturel, l'inconvenante frénésie que mettait mon pays à détruire l'ancien pour du neuf commença à m'inquiéter. Cet empire millénaire qui est le nôtre se voyait reconstruire par des modernistes irréfléchis, inspirés de la culture McDonald's. Durant les vingt ans qui suivirent la disparition de Mao, un vent de modernisation fit payer un lourd tribut à toutes les villes chinoises, et c'est avec une joie indicible que d'arrogants urbanistes locaux poursuivent aujourd'hui, tête baissée, cette irresponsable destruction du passé.

Xingyi, capitale de la région autonome d'où sont originaires les minorités Buyi et Miao dans la province de Guizhou (sud de la Chine), est l'exemple typique

d'une ville transformée par la modernisation post-maoïste. « Située à l'intersection de trois provinces », comme il était indiqué dans le guide du gouvernement local, « Xingyi a toujours été historiquement un nœud de communications, un important centre de relations commerciales. Entourée de collines et traversée de nombreuses rivières qui s'entrecroisent, la région est connue pour son relief karstique. Avec ses paysages magnifiques et son climat tempéré, cette ville – berceau d'illustres figures historiques – a une vocation de site touristique qui reste à exploiter. »

L'arrivée à Xingyi, sur notre chemin entre Guilin et Chengdu, nous replongea dans le passé. Tout dans cette cité me rappelait les années 1980 à Pékin ou à Shanghai : les rues, les vêtements, les boutiques, et plus encore la petite auberge municipale où nous séjournions, avec son décor miteux, ses installations défectueuses dans la chambre et les fuites d'eau dans la salle de bains, ses réceptionnistes ignares et ses femmes de chambre à qui il ne viendrait jamais l'idée de changer vos serviettes, ses serveurs et serveuses qui ignoraient les clients qui dînaient au restaurant pour pourvoir aux besoins des fonctionnaires brailards installés dans des salons particuliers, le vacarme incessant de son karaoké, les panneaux d'affichage sur lesquels les inscriptions écrites en pinyin voulaient se faire passer pour de l'anglais...

Mais ce sont les somptueuses voitures qui remplissaient la cour et les fonctionnaires suffisants qui en sortaient, qui me ramenèrent assurément vingt ans en arrière. La seule façon de vous assurer l'attention des membres du personnel dans une auberge de ce genre est de les impressionner dès l'instant où vous entrez par votre démarche assurée d'hôte de marque. Sinon, votre linge disparaîtra, vos coupons pour le petit déjeuner

seront malencontreusement égarés et vos affaires personnelles si bien « rangées » qu'elles seront introuvables. Il peut même arriver que, quoique vous ayez déjà versé des arrhes bien à l'avance pour la réservation de votre chambre, celle-ci vous soit réquisitionnée en raison d'une réunion officielle et que par-dessus le marché, votre dîner ne puisse se matérialiser : les cuisiniers ayant déserté juste après avoir servi leur banquet aux grosses légumes!

Durant ces deux nuits et ces trois jours, nous pensions, Toby et moi, avoir goûté à toute la « saveur » de cette ville de Xingyi... Nous attendait pourtant, en bonus, une pénible confrontation avec cafards, punaises de lit et pour couronner le tout une violente altercation de minuit avec un souïlard de cadre beuglant sur karaoké.

Mais, comme le disait Nietzsche : « Tout ce qui ne nous tue pas, nous rend plus fort! » Ma première intention était de commencer mes interviews à Chengdu, au Sichuan, dans l'ouest de la Chine, mais alors que j'attendais d'assister au mariage de l'amie qui a traduit mon premier livre *Chinoises*, il se trouve que j'ai rencontré celle qui fut la première à me raconter son histoire : la Dame aux remèdes de Xingyi.

Tôt un matin, Toby et moi – comme nous le faisons toujours en Chine – nous promenions dans les rues, observant les gens. Dès sept heures, l'activité commerciale animait déjà les rues de Xingyi : avec ses colporteurs, ses étals tenus par des fermiers ou des pêcheurs locaux vendant toutes sortes de savoureuses spécialités régionales dont les fameux champignons de montagne qui ont fait la réputation du lieu. Puis nous nous engageâmes dans une petite rue sombre, parallèle à la rue commerçante principale, et ce fut le retour au passé :

maisons délabrées et vieilles devantures de boutiques qui me rappelaient les films qui dépeignent la « vieille » société, celle d'avant 1949. Ce qui me frappa immédiatement, c'est que la plupart des boutiquiers et des commerçants derrière les étals étaient des femmes : outre celles qui réparaient des chaussures, qui ciselaient des baguettes, qui vendaient de la mercerie ou qui fabriquaient des vêtements funéraires et du papier-monnaie à brûler lors des enterrements, un grand nombre d'entre elles vendaient des spécialités locales et des herbes médicinales.

Mon attention fut retenue, à distance, par une vieille femme dont le visage brillait d'une franche et vive intelligence. Elle était assise devant une échoppe ouverte et parlait à un client. Différentes variétés d'herbes séchées s'étalaient autour d'elle : pendues dans des sacs, posées sur des étagères, ou en bouquets ; d'autres encore s'amoncelaient à ses pieds.

Je la pointai du doigt à Toby.

— C'est la seule qui dans cette rue ne semble pas usée, démoralisée par la vie. Je me demande ce qui la rend si différente des autres, ici.

— Vas-y et parle-lui, j'attendrai. Rien ne nous presse.

Toby sait combien j'aime profiter de ces occasions pour bavarder avec ces femmes chinoises, ces rencontres spontanées pouvant être source d'informations inattendues...

J'attendis que la vieille femme en ait fini avec son client pour m'approcher et engager la conversation.

XINRAN : Bonjour ! Ces herbes sont-elles toutes cultivées par ici ?

YAO : Bien sûr, répondit Yao Popo (terme qui désigne en chinois celui qui connaît la médecine traditionnelle), avec l'accent du Hunan, sans même lever la tête des bottes qu'elle s'appliquait à lier.

XINRAN : Et celles-là? D'où viennent-elles? Je répétais mes questions pour l'amener à s'ouvrir un peu.

Elle me regarda enfin.

YAO : Je ne les cueille pas moi-même. Ce sont les fermiers du coin qui me les fournissent.

Je montai sur la première des deux petites marches devant son échoppe.

XINRAN : Eh bien, vous devez être connue par ici?

YAO : Je ne suis qu'une vieille femme ordinaire, me répondit-elle avec un sourire, je suis là depuis longtemps, c'est tout.

XINRAN : Depuis quand vendez-vous des herbes médicinales?

YAO : Ouh, ça fait des années! Cherchiez-vous quelque chose de particulier?

Yao Popo jeta un œil sur Toby, debout, un peu en retrait. Un étranger, cela devait être chose rare à Xingyi.

YAO : C'est qui?

XINRAN : C'est mon mari, répondis-je rapidement.

La Dame aux remèdes le regarda du coin de l'œil.

YAO : Il est grand. Et beau. Ma fille aussi s'est mariée avec un étranger, un Taïwanais. (Pour la plupart des Chinois des campagnes, tous ceux qui ne vivent pas sur le continent sont des étrangers, même s'ils sont de la même ethnie.) Il la traite gentiment, mais il n'est pas bien beau à voir.

C'était à mon tour de sourire.

XINRAN : L'apparence d'un homme est-elle si importante?

YAO : Bien sûr! répondit-elle en fronçant les sourcils. Sinon, vous aurez de vilains enfants!

Je souris parce que j'avais maintenant trouvé le moyen de la faire parler.

XINRAN : Combien d'enfants avez-vous?

La question la ravit.

YAO : Deux fils et cinq filles, une dizaine de petits-enfants et quatre arrière-petits-enfants!

Cela me rappela encore une fois l'importance que les femmes chinoises attachent à la question des enfants.

XINRAN : Ça alors, quelle veinarde!

YAO : Et vous?

Yao Popo me posait la question, soudain inquiète à mon sujet. Cela me toucha de sa part.

XINRAN : Je n'ai qu'un fils, il a dix-huit ans.

Yao Popo ne put cacher sa déception.

YAO : Un seul enfant! Heureusement, c'est un garçon... Je me souviens, quand j'étais jeune, on nous disait qu'il fallait avoir beaucoup d'enfants. Sinon tout le monde vous traitait de « mauvaise femme ».

Dans les années 1950, faisant fi des avertissements des démographes et des économistes, Mao Zedong incita les femmes à avoir autant d'enfants que possible, leur disant que c'était là faire preuve d'héroïsme. Il pensait que plus la Chine compterait une population nombreuse, plus elle aurait de chance de devenir une superpuissance.

Je lui posai ensuite une question dont je connaissais déjà la réponse.

XINRAN : En tant que femme, pensez-vous vraiment que les garçons valent mieux que les filles?

Elle me dévisagea, ébahie.

YAO : C'est justement parce que nous sommes des femmes que nous avons besoin d'avoir des fils, pour veiller sur nous. Avant 1949, les femmes qui n'arrivaient pas à avoir de garçons en souffraient énormément. D'ailleurs, quand le premier enfant était une fille, il était toujours abandonné. Je suis moi-même presque morte de faim. Je n'ai dû mon salut qu'à la pitié de mon père.

Je montai la deuxième marche.

XINRAN : J'aimerais que vous me parliez de votre vie.

D'une main, elle balaya l'espace pour me signifier l'inutilité de ma requête.

YAO : Que voulez-vous que je vous raconte? Personne ne s'intéresse à ce que nous, les vieux, avons à dire, pas même mes enfants. Alors, qu'est-ce que ça pourrait bien vous apporter, à vous? Ne perdez pas votre temps, ni celui de votre mari. Allez, partez, il vous attend.

Jetant un œil pour m'assurer qu'il n'y avait pas d'autre client alentour, je m'assis sur un petit tabouret à ses côtés.

XINRAN : Je ne m'en irai pas tant que vous ne m'aurez pas parlé de vous!

Elle me regarda avec stupéfaction.

YAO : Vraiment? me répondit-elle, plus sérieusement.

Je hochai la tête.

XINRAN : Je veux pouvoir parler de gens comme vous à mon fils. Il n'avait que douze ans lorsque nous avons émigré en Grande-Bretagne, il y a six ans. Il n'a aucune idée de la vie que mènent les petites gens en Chine. A chacun de mes retours ici, je demande à ceux que je rencontre s'ils connaissent l'histoire de la vie de leurs mères. La plupart d'entre eux n'en savent rien, pas plus que celle de leurs grands-mères. Ces histoires, moi je veux les écrire, en témoignage, pour les générations futures. Je ne veux pas que tout ce que la vôtre a souffert soit oublié. Si vos enfants ignorent ce que leurs grands-parents ont subi, ils ne sauront pas apprécier le bonheur qui est le leur. A votre avis, pourquoi êtes-vous si différente de tous les autres dans cette rue? Vous semblez heureuse, sereine...

Elle secoua la tête.

YAO : J'ai souffert bien plus que quiconque ici...

Et voici ce qu'elle me raconta : elle avait soixante-dix-neuf ans et était née au Hunan. Sa mère était morte alors qu'elle n'avait que quatre ans et la famille étant très pauvre, son père l'avait placée ainsi que cinq de ses frères et sœurs dans d'autres familles. Elle fut recueillie par un vendeur d'herbes médicinales ambulant dont elle devint plus tard l'apprentie et dont le fils adoptif, de cinq ans son aîné, savait jouer du *huqin*, sorte de violon chinois à deux cordes. Parce qu'elle avait l'esprit vif et qu'elle apprenait très vite, sa famille adoptive la prit en affection. A cette époque, les médecins itinérants, installés en bord de route, avaient l'habitude d'attirer le client par de la musique et des acrobaties. Elle apprit donc très vite à maîtriser certains tours de gymnastique comme tenir debout sur les mains ou sur la tête, ou faire tourner des pots sur la plante de ses pieds. En même temps, notre herboriste aux pieds nus transmettait à ses enfants son savoir sur les prescriptions d'herbes médicinales. Au début des années 1940, lorsque le pays fut ravagé par la guerre, il décida, pour fuir les combats, d'emmener la famille au-delà des montagnes du Hunan, au Yunnan. Trop pauvres pour voyager par le train, ils marchèrent, demandant dès qu'ils le pouvaient, qu'on les prît en stop, sur des charrettes, des draisines, etc. Inquiet à l'idée que sa fille, n'étant pas mariée, pût être la proie de soldats de passage, le père se hâta de marier ses deux enfants adoptifs. A partir de 1946, ils parcoururent pendant plusieurs années les montagnes du Guizhou et arrivèrent en 1950 dans le village de Xingyi qui venait tout juste d'être libéré par les communistes. Le gouvernement municipal les persuada de s'y installer et les aida à ouvrir une petite clinique de médecine traditionnelle chinoise pour la population locale qui n'avait alors aucun accès aux soins médicaux. A peine

âgée de vingt ans à l'époque, la Dame aux remèdes prit soin de sa propre famille grandissante, vendant ses prescriptions à la maison pendant que son père rendait visite aux malades et que son mari s'occupait de la clinique.

YAO : Avec sept enfants, la vie était dure en ce temps-là, se souvenait-elle. Savoir de quoi serait fait notre prochain repas était mon souci quotidien. Heureusement, chacun suivant les préceptes du président Mao qui voulait que nous ayons beaucoup d'enfants, le gouvernement comme les voisins étaient toujours prêts à vous aider en cas de besoin. Maintenant, on se méfie du voisin, c'est chacun pour soi ! Les fonctionnaires, à cette époque, n'auraient jamais profité de vous, jamais ils ne vous auraient extorqué un certificat médical.

Petit à petit, sa réputation pour ses connaissances médicales grandit ; certains pensaient même que ses prescriptions étaient meilleures que celles de son mari.

YAO : Vous ne me croirez probablement pas si je vous dis que je décèle ce qui ne va pas chez quelqu'un rien qu'en regardant ses yeux, la couleur de son visage – et même rien qu'à l'odeur de ses pets ou de ses rots. Ce que je soigne le mieux, ce sont les maux de tête, d'estomac et les rhumatismes.

L'idée était fantastique : qu'elle puisse voir à travers vous, comme une machine à rayons X ! Mais son visage exprimait une telle conviction que je la crus.

J'aurais voulu savoir ce que la vie avait pour elle de si différent en ce temps-là par rapport à la vie d'aujourd'hui en Chine. Mais je lui demandai :

XINRAN : Et après ? Que s'est-il passé ?

YAO : Quand ? Dans les années 1960 et 1970 ? J'ai gagné beaucoup d'argent !

Les yeux de Yao Popo brillaient d'une lueur malicieuse.

XINRAN : Vous avez gagné de l'argent pendant la Révolution culturelle?

Je crus avoir mal entendu. Jusque-là, tout ce qui m'avait été rapporté de cette époque n'était que colère, chagrin et indignation. J'avais rencontré tant de victimes qu'il m'arrivait de me demander où tous ces tyrans propagateurs de misère, ces millions de gardes rouges à la violence meurtrière, avaient pu disparaître.

Mon incompréhension la fit sourire.

YAO : C'est la vérité : j'ai vraiment gagné beaucoup d'argent! Chacun étant occupé à se disputer, à se battre, à faire la révolution, tous les hôpitaux et les écoles de médecine avaient fermé leurs portes. Mais la révolution ne soignait pas leurs maux, elle les aggravait. Et de plus en plus de gens sont venus me voir. A ma façon aussi, j'étais révolutionnaire : j'en ai soigné beaucoup qui ne pouvaient pas payer, pour rien. L'argent, je me le suis fait sur le dos des rebelles, des gardes rouges : car s'ils ne m'avaient pas payée pour mes soins, ils n'auraient rien valu de plus que les capitalistes. Mais en fait, je ne voulais pas trop de leurs sous : je me disais que s'ils devenaient pauvres à leur tour, cela les encouragerait à faire durer la révolution. Oui, j'ai bien gagné ma vie pendant cette période, mais j'ai aussi vu des choses atroces : ceux qu'on obligeait à confesser des choses qu'ils n'avaient pas faites, punis pour des crimes qu'ils n'avaient pas commis; tout le monde était terrifié. L'argent ne m'a pas rendue heureuse.

Ses yeux lumineux s'assombrirent. Je changeai de sujet.

XINRAN : Maintenant que vos enfants ont grandi, vous aident-ils financièrement?

Elle rejeta sa tête en arrière.

YAO : Je ne veux pas de leur argent, je suis plus riche qu'eux. La semaine dernière, mon arrière-petit-fils s'est marié, je lui ai donné 5 000 yuans!

Penser à sa famille l'égaya.

XINRAN : Combien de vos enfants et petits-enfants ont étudié la médecine traditionnelle comme vous ?

Je me l'imaginai en train de faire la classe à toute sa descendance.

YAO : Aucun !

XINRAN : Pourquoi ?

Je ne perçus aucun regret dans la voix de Yao Popo.

YAO : Ils disent que ce n'est pas un travail digne de ce nom, que ça ne rapporte ni argent ni respect.

Je supposai que leur mépris s'adressait plutôt à ses anciennes activités acrobatiques. Il est inscrit dans l'inconscient collectif que les athlètes et les danseurs sont aussi forts physiquement qu'ils sont faibles mentalement. Et bien que les Chinois aiment se divertir, ils manquent de considération pour les artistes. Je m'étonnai que ces préjugés aient perduré au XXI^e siècle.

XINRAN : Mais vous gagnez mieux votre vie qu'eux. Et vous avez mené une vie exceptionnelle. Ici, vous êtes connue de tous et respectée.

Elle se baissa pour me murmurer à l'oreille :

YAO : Ils ne savent rien de mon passé, ni de l'argent que j'ai gagné ; je ne leur en ai jamais parlé. Ils me croient ignorante, ils me prennent pour la bonne à tout faire à la maison. Quand je leur donne de l'argent, ils croient que ça vient de mon mari, ou de mon père. Mais j'en ai gagné bien plus qu'eux pendant toutes ces années. Les hommes ne savent soigner que les vieilles maladies et se trouvent bien démunis face aux nouvelles. Ils ne sont pas meilleurs dans les affaires, trop fiers pour travailler dans une échoppe.

XINRAN : Que voulez-vous dire par vieilles maladies et nouvelles maladies ?

YAO : Les vieilles maladies sont celles qu'on connaît tous depuis des centaines et des milliers d'années, celles

dont les symptômes vous parlent immédiatement. Dans toutes les familles il y a toujours eu un grand-père ou une grand-mère qui avait quelques notions rudimentaires pour soulager ces maux-là. Par exemple, si quelqu'un présentait des douleurs d'estomac, surtout pas de médicaments, juste une bonne diète. Boire de l'eau chaude, laisser l'estomac au repos, et tout rentrait dans l'ordre. Les maux de tête, de dos et les insomnies cachent souvent un problème d'estomac. Soignez l'estomac et tout le reste s'arrange. Mais de nos jours, je vois de plus en plus de nouvelles maladies : des yeux irrités et des dos douloureux d'être assis devant les ordinateurs ou au bureau, de l'acné dû à des excès de nourriture McDonald's, des estomacs déroutés par d'incessants voyages, des ouïes endommagées par trop de karaoké, et des conducteurs épuisés par de très longs trajets en voiture...

Jetant un œil à ma montre et m'apercevant que Toby m'attendait déjà depuis une heure, je décidai d'interrompre Yao Popo et sa litanie des nouvelles affections modernes.

XINRAN : Après toutes ces années de dur labeur, projetez-vous de prendre votre retraite ?

J'avais les fesses engourdies d'être assise depuis si longtemps sur ce petit tabouret en bois. Comment pouvait-elle avoir passé là le plus clair de sa vie, assise tous les jours, au moins sept ou huit heures ?

YAO : Pourquoi prendrais-je ma retraite ? Mon père adoptif, à plus de quatre-vingt-dix ans, continue de soigner ses patients ; il a bon pied bon œil, il est probablement en meilleure santé que moi. Mon mari et moi sommes submergés par le travail, nous avons maintenant quatre cents sortes de plantes en stock. Nous en vendons au moins trente ou quarante variétés par jour, parfois plus de cent. Ça fait des dizaines de milliers par an... Est-ce qu'il nous prend en photo ? Elle avait repéré

Toby en train de nous viser et s'était aussitôt redressée, regardant devant elle, le dos bien droit sur son tabouret, les mains sagement croisées sur ses genoux. Ça y est ? murmura-t-elle pendant qu'elle gardait la pose. C'est bon ?

Quand je l'assurai que Toby en avait bien fini, elle se relâcha et reprit sa posture habituelle. Elle jouissait sans aucun doute d'une excellente santé mais ses épaules s'étaient quand même inévitablement voûtées avec l'âge.

YAO : Dites à votre mari de me photographier de face. Je me suis cassé le nez dans ma jeunesse en faisant des acrobaties. Mes enfants n'ont jamais vu comme j'étais belle avant.

Cet accès de vanité me surprit. La modestie est la vertu la plus prisée des Chinois. Dans un travail d'équipe, on essaie toujours d'en faire revenir la réussite et le mérite aux autres. Et si on accomplit un travail personnel, on le dira mal fait. Même une mère qui marie sa fille la dira bien vilaine ou tellement moins maligne que les enfants des autres. Cette nostalgie de sa beauté passée, que Yao Popo exprimait, relevait d'une franchise que je rencontrais pour la première fois en vingt ans.

Je lui dis qu'il fallait que je m'en aille car mon fils et deux autres étudiantes m'attendaient, mais que je reviendrais après déjeuner avec Panpan afin qu'il puisse la rencontrer. A l'évidence, elle ne crut pas une seconde qu'elle me reverrait.

YAO : Si vous avez le temps, revenez ! Mais vous m'avez l'air très occupée... ajouta-t-elle en haussant les épaules.

Peu après le déjeuner, je réapparus devant son échoppe avec Panpan et deux étudiantes.

YAO : Ça alors, vous revoilà ! nous dit-elle, radieuse. Et avec du beau monde ! Asseyez-vous, j'ai des tabourets pour vous tous.

Apparemment, elle venait juste de terminer son déjeuner : un bol vide et une paire de baguettes étaient posés dans un panier de bambou, avec une poignée d'oignons nouveaux et quelques piments sauvages de montagne. Les gens du Hunan sont capables d'avalier des mets furieusement épicés. A côté du panier, il y avait un vieux thermos et un cabas rempli de détritrus : peut-être profitait-elle d'une accalmie pour préparer le dîner.

Je lui dis que Panpan voulait lui offrir un poster de Londres. Et aussi que Y, l'une des deux étudiantes, voulait quelque chose pour son allergie cutanée. L'autre souhaitait prendre de belles photos d'elle, des photos de qualité professionnelle. Alors que je m'attendais à un refus de sa part, ravie, elle accepta sans se faire prier, nous remerciant même du temps que nous lui accordions.

Subjuguée par le poster de Londres, elle s'écria :

YAO : Quelle magnifique construction ! Vous dites que le pont s'ouvre ? Jamais rien vu de pareil ! C'est dans quel pays, Londres ? Pourquoi ça s'appelle Londres ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Comme je séchais sur ses questions, je poussai Y vers elle.

XINRAN : Vous voulez bien l'examiner ?

Y releva son chemisier : sa peau était épouvantable, couverte de pustules suppurantes et de boutons. Sans sourciller, Yao Popo lui fit signe d'entrer :

YAO : Trois doses de mon remède et ça ira beaucoup mieux.

Y et moi la suivirent dans l'échoppe, sceptiques. Elle descendit d'une étagère une boîte en bois dans laquelle de nombreux petits insectes volants marron se nourrissaient de cacahuètes et de noix pilées ainsi que de jujubes. Yao Popo demanda à Y d'en prélever vingt et un parmi les plus gros et les plus vifs puis elle s'en saisit,

le geste précis, et les répartit dans trois gélules bleu et blanc. Elle recommanda ensuite à l'étudiante de les prendre toutes les trois le même jour – en s'assurant avant de les avaler que les insectes étaient encore bien vivants – et pour bien faire, de commencer tout de suite par la première.

YAO : Ne t'inquiète pas, dit-elle à Y en lui présentant la première gélule, je ne les ai nourris que de noix et de fruits. Ils sont bien plus propres que nous à l'intérieur !

Y examina d'abord les insectes qui gigotèrent dans la gélule, puis m'interrogea du regard. Je ne savais pas quoi lui dire. Après une brève hésitation, elle me demanda de lui verser un grand verre d'eau. Puis prenant une profonde inspiration, avec encore un peu d'appréhension, elle avala le tout. Son intrépidité me stupéfia : dans cette génération d'enfants uniques choyés, c'était là une qualité rare.

Elle respecta les instructions de la Dame aux remèdes, à la lettre, avalant les deux autres gélules dans les douze heures suivantes, et vérifiant à chaque fois que les insectes étaient toujours vivants. Elle fut rapidement soulagée de ses démangeaisons et deux jours plus tard sa peau constellée de croûtes avait miraculeusement recouvré son aspect normal.

Juste avant que nous la quittions, Yao Popo nous raconta les moments les plus heureux et les plus malheureux de sa vie. Son plus grand malheur avait été de grandir sans parents, sans un toit qui lui appartienne, dormant à même la terre humide. Ensuite le plus dur avait été d'élever sept enfants dans une petite pièce d'à peine douze mètres carrés : quand ils étaient petits, elle se souvenait n'avoir eu aucun répit, ni de jour ni de nuit. Et puis, il y avait aussi l'arrête de son si joli nez qu'elle s'était cassé ! C'était, disait-elle, le plus important dans un visage de femme, un joli nez... Son plus grand

bonheur, lui, était que tous ses enfants aient survécu à la grande famine des années 1950 et 1960 qui avait fait des millions de morts, que ses petits-enfants aient pu aller à l'école et qu'eux-mêmes soient à leur tour parents. Elle remerciait aussi le ciel que son mari ne l'ait jamais battue. Et enfin, tout au long de ces années, son grand plaisir avait été d'être assise devant son échoppe et, jour après jour, d'observer le monde changer autour d'elle.

YAO : Durant les trente ou quarante ans que j'ai passés assise ici, j'ai constaté qu'à chaque fois que la municipalité changeait de mains, le centre-ville se transformait, me dit-elle en pointant du doigt les hautes tours s'élevant de l'autre côté de sa pauvre ruelle. Ces maisons que vous voyez sur votre gauche datent des années 1950. Il ne s'est pratiquement rien construit pendant la Révolution culturelle, celles qui sont de l'autre côté datent des années 1980 et tous ces bâtiments qui ont surgi à droite n'ont guère plus de deux ans. Et voilà que j'entends le nouveau maire parler de les démolir et de recommencer ! Dès qu'ils ont trois sous en poche, il faut toujours que ces bureaucrates nous en mettent plein la vue, qu'ils changent tout, si vite qu'on ne peut plus les suivre. Mais aucun d'entre eux n'a jamais eu l'idée de venir rénover notre misérable ruelle, bien que des centaines de gens y vivent. Peut-être bien qu'ils attendent que je prenne ma retraite pour s'y mettre ! me dit-elle en riant.

Nous avons quitté Yao Popo à grands signes d'au-revoir, mais désormais dès que je vois un joli nez bien droit, je pense à elle : une vieille dame dont la pauvreté n'a jamais émoussé son désir d'être belle !